

La bonne mesure

Adaptation d'Eesha Sardesai

Il y a très longtemps, dans le sud-ouest de la Chine, au milieu des vertes collines du Wuyuan, vivait un homme passionné par les nombres. Dès qu'il pouvait affecter une valeur à une chose, il le faisait. Dès qu'il pouvait quantifier une chose d'un coup de plume, il le faisait. Il aimait la clarté apportée par les nombres, l'efficacité, la sécurité. Encadré par des nombres, subdivisé en unités discrètes, son monde avait une structure. Il avait un ordre. Il avait un sens.

Un soir, cet homme était assis sur le sol de sa hutte, les jambes allongées devant lui, une feuille de papier à la main. Il traçait le contour de son pied.

Il inclinait la tête sur un côté et se concentrait en plissant les yeux. La langue lui sortait obstinément du coin de la bouche. Lentement, lentement, *toujours* aussi lentement, il faisait le tour de son talon avec sa plume. Il faisait une pause, inclinait la tête de l'autre côté, dessinait le contour de ses orteils avec la plume. Cet homme avait besoin d'une nouvelle paire de chaussures, voyez-vous, et il était décidé à ce qu'elles soient parfaitement à sa taille.

Quand il constata avec satisfaction qu'il avait parfaitement tracé le contour de son pied, l'homme retira le papier de sous son pied et se mit à prendre les mesures du tracé. Il avait exactement *cette* longueur et *cette* largeur précise. Il y avait un nombre x d'unités entre la plante du pied et le talon, ce qui signifiait que la cambrure avait une longueur approximative de y unités. L'homme vérifia et revérifia ses mesures, puis il fit la même chose avec l'autre pied.

Le lendemain matin, au moment précis où le soleil émergeait de son sommeil derrière les collines, il partit vers le bazar. Il y allait à pied et le trajet allait lui prendre plusieurs heures, car il vivait loin du village le plus proche.

Il se mit en route, cependant, suivant des sentiers sales et tortueux et traversant des montagnes en gradins parsemées de fleurs jaunes. Peu à peu, le soleil au-dessus de lui devint plus brillant et plus chaud. Sa respiration se fit un peu plus courte.

Finalement, il parvint à la place du marché. Il y avait une foule de gens, des marchands qui vendaient de tout – de la nourriture à des coupons de soie et des pots en cuivre – et des clients qui marchandait avec eux pour acheter au meilleur prix. Il repéra de loin la boutique du cordonnier.

Il se fraya un chemin dans la foule et saisit le sac en tissu qu'il portait à la ceinture. Les papiers où il avait noté ses mesures étaient quelque part dans le fatras de choses qu'il avait emportées avec lui. En fouillant dans le sac, il sentit les formes de son panier de nourriture en osier et d'un objet long et bosselé qui devait être sa gourde d'eau. Il soupira de contentement en continuant à tâtonner dans le sac.

« C'est bizarre, se dit-il au bout d'un moment, je ne les trouve pas. » Il fouilla de nouveau le sac, plus frénétiquement cette fois. Il commença à se palper le corps, la poitrine, les cuisses et même le dos – il y avait peut-être une poche cachée où il aurait, de façon inexplicable, rangé ses précieuses mesures !

Mais il n'y avait pas de poche et pas davantage de papiers. Il se figea sur place, au beau milieu de la route, réalisant l'amère réalité. Il regardait dans le vide tandis que la foule se bousculait bruyamment autour de lui.

Finalement, l'homme poussa un long soupir las, tandis que tout son corps semblait se tasser. Que faire ? Il avait besoin de ces nouvelles chaussures.

Et il fallait qu'elles soient juste à sa taille. Il n'avait plus qu'à retourner chercher les dessins.

Donc il repartit, aussi vite qu'il pouvait mouvoir son corps fatigué. Le paysage pittoresque se brouillait devant lui. Il ne cessait de se faire des reproches.

Il ne comprenait pas comment il avait pu être aussi distrait, comment il avait pu faire une erreur aussi stupide. Comment avait-il pu oublier ses mesures, qu'il avait mis tant de temps à établir avec précision ?

Quand enfin il arriva chez lui et ouvrit la porte, il vit ses papiers exactement à l'endroit où il les avait laissés dans la salle de séjour. Il les saisit, en ronchonnant, bien sûr, dans un mélange de frustration et de soulagement grognon. Puis il repartit pour le long trajet jusqu'au village.

Le soleil était presque couché quand il parvint au marché. S'il avait eu l'idée de regarder en l'air, il aurait pu voir que les étoiles se dévoilaient dans le ciel crépusculaire et qu'un halo de brume violette enveloppait tout. Mais en l'occurrence, il n'avait d'yeux que pour la foule éparse, les rues qui se vidaient, les marchands qui emballaient leurs marchandises.

L'homme se dirigea vers la boutique du cordonnier, encore essoufflé, les sourcils luisants de sueur. En approchant, il vit que la porte de la boutique était fermée. Un jeune garçon, un apprenti apparemment, en balayait le seuil.

« S'il vous plaît, dit l'homme sur un ton suppliant, il faut que j'achète des chaussures aujourd'hui. Le cordonnier est-il là ? »

L'apprenti s'arrêta de balayer et regarda l'homme. « Je suis vraiment désolé, Monsieur, mais la boutique est fermée. Le cordonnier est parti. Il faudra revenir une autre fois. »

Les yeux de l'homme s'écarquillèrent d'incrédulité. « Mais... mais... bafouilla-t-il, vous ne comprenez pas ce qui m'est arrivé aujourd'hui ! » Et il raconta toute l'histoire, comment il avait pris ses mesures, et avec quel souci de perfection, comment il les avait oubliées chez lui, comment il avait dû refaire le chemin pour elles. Etc., etc.

L'apprenti le regardait parler, avec une expression d'incrédulité d'abord, puis de pitié.

« Mais Monsieur, dit-il, quand l'homme eut enfin fini de raconter son histoire, même si vous aviez laissé les mesures chez vous, n'aviez-vous pas vos pieds avec vous tout le temps ? »



© 2018 SYDA Foundation®. Tous droits réservés.

Cette histoire est basée sur une ancienne parabole chinoise qui a été écrite au III^e siècle avant notre ère.